



Une collection dirigée par
Béatrice Charlet-Mesdjian

Isabelle JOUTEUR et Mathilde GAZEAU

GASPAR SCHOTT, *LA PHYSIQUE CURIEUSE*

LIVRE X, « MERVEILLES DES ANIMAUX AQUATIQUES »

Dissertation physiologique sur l'échénéis ou rémora

Introduction, traduction

Isabelle Jouteur

Introduction, établissement du texte

Mathilde Gazeau

ÉDITIONS CHEMINS DE TR@VERSE

REMERCIEMENTS

Cet ouvrage n'aurait pas vu le jour sans deux rencontres déterminantes : celle de Germain Rousseaux qui le premier me fit part de ses travaux sur l'échéneïs en 2013, et m'associa à ses recherches sur la bataille d'Actium et le mystère du poisson ventouse ; celle avec le texte de Gaspar Schott que me fit découvrir, en 2017, mon collègue seiziémiste Pierre Martin. Que tous deux soient très chaleureusement remerciés pour leur ouverture d'esprit, leur enthousiasme et leur aide. À ces remerciements je tiens à associer l'historien Paul Marius Martin pour sa relecture généreuse et minutieuse de ma traduction, le latiniste Lionel Mary, pour l'intérêt qu'il porta à cette recherche et nos échanges sur le sujet, et Mathilde Gazeau, qui osa se lancer dans l'entreprise difficile du déchiffrement et commentaire de ce texte dans le cadre du Master Littératures, Arts et Sciences Sociales de l'Université de Poitiers où elle était inscrite. Je remercie également le CNRS, l'Institut Pprime et ses deux directeurs successifs, Yves Gervais et Karl Joulain, pour le semestre de délégation qui m'a été accordé en 2019, aide précieuse pour l'achèvement de cette recherche. Je ne saurais oublier non plus l'excellent accueil que me réserva Béatrice Charlet-Mesdjian en acceptant de publier cette enquête philologique dans sa collection *Chartae Neolatinae*, ni le soutien de Sylvie Hanote, directrice du laboratoire FoReLLIS de Poitiers, pour la participation financière allouée à la publication de ce projet.

INTRODUCTION

Le texte qui suit a fait l'objet d'une redécouverte et d'une analyse détaillée lors de travaux engagés par une équipe de recherche de l'Université de Poitiers sur la bataille d'Actium et le mystère de l'échéneïs¹. Il n'avait jamais été traduit. Il constitue pourtant la synthèse la plus importante qui ait été écrite sur le sujet, non seulement au XVII^e siècle, mais également à l'échelle de tout le corpus rédigé sur le rémora, depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque où la croyance dans les vertus inexplicables du poisson s'est éteinte, dans le courant du XVIII^e siècle. Nous l'éditions aujourd'hui avec une introduction qui éclaire les enjeux du débat, dans sa dimension scientifique, mais aussi comme représentatif de l'histoire des idées et des constructions culturelles d'une époque caractérisée par la transition entre mondes anciens et monde moderne.

Gaspar Schott, un savant méconnu

Le nom de Gaspar Schott ne jouit pas de la même notoriété que ceux de Descartes, Kepler, Boyle. Largement méconnu du grand public, il échapperait presque à la mémoire collective sans la notice Wikipédia qui évoque brièvement son œuvre. Dietrich Unverzagt, qui a consacré sa thèse de doctorat en philosophie à la *Magia universalis* de Gaspar Schott, souligne cette désaffection lorsqu'il propose de retracer la biographie de l'auteur². Dès le XVIII^e siècle déjà, l'abbé Barthélémy Mercier de Saint-Léger ressentait la nécessité de rappeler à la mémoire de ses contemporains qui avait été Gaspar Schott, en annonçant, dans l'introduction de sa *Notice raisonnée des ouvrages de Gaspar Schott*³, son intention de « faire une chose utile en réveillant l'attention du Public sur les Ouvrages de Gaspar

¹ L'équipe est dirigée par Germain Rousseaux, physicien interdisciplinaire, spécialiste des ondes, et composée de mécaniciens des fluides (Johan Fourdrinoy, Clément Caplier, Yann Devaux), mathématiciens (Morgan Pierre, Julien Dambrine, Madalina Petcu), océanographes (Ierotheos Zacharias et Areti Gianni), spécialistes des sciences humaines (Paul M. Martin, pour l'histoire antique, Emmanuelle Pujeau pour l'histoire moderne, moi-même comme spécialiste de l'imaginaire antique). Elle associe le CNRS et les Universités de Poitiers, Patras, Montpellier à travers les laboratoires Pprime, LMA, FoReLLis.

² UNVERZAGT, p. 11.

³ Ce texte a vraisemblablement servi de source principale pour les biographies écrites à sa suite, comme invitent à le penser les nombreuses ressemblances syntaxiques et lexicales ou encore les références explicites à l'ouvrage même de Mercier de Saint-Léger.

Schott, l'un des Écrivains qui, dans le dernier siècle, a le plus travaillé sur la Physique usuelle & expérimentale »¹. Et dans son *Dictionnaire de physique*, Aimé-Henri Paulian terminait son article dédié au savant allemand en espérant que ses lecteurs lui sauraient « gré d'avoir tiré le P. Schott de l'espèce d'obscurité dans laquelle nos Physiciens François, sans doute par oubli, ont affecté de le plonger »².

Cet oubli se justifie au premier chef parce que son œuvre a souffert d'un problème de diffusion³ et il semblerait que ses ouvrages aient perdu de leur valeur commerciale au fil du temps, malgré leur rareté, comme en témoigne Jacques-Charles Brunet dans son *Manuel du libraire et de l'amateur de livres* en 1864 : les ouvrages de Schott « étaient jadis fort recherchés : mais comme très peu de personnes s'en occupent aujourd'hui, ils ne conservent qu'une faible valeur dans le commerce, même lorsqu'ils se trouvent réunis, ce qui est rare »⁴. Un deuxième facteur a pu jouer un rôle déterminant dans ce désintérêt progressif vis-à-vis de son œuvre et précipiter sa relégation : la qualification de ses ouvrages par le terme de « curieux » qui revient régulièrement sous la plume de ses lecteurs⁵. Si Gaspar Schott a pris pour sujet scientifique, sérieux de son propre point de vue, des « curiosités »⁶ comme les Sirènes ou les Centaures, nécessitant enquête sur les anomalies ou bizarreries de la Nature, l'adjectif « curieux » diversement connoté entre le XVI^e siècle et le XVIII^e siècle porte en lui-même une interrogation qui s'est transférée de l'auteur vers ceux qui ont tenu ses traités entre leurs mains, les jugeant rétrospectivement singuliers, inadaptés ou défaillants d'un point de vue scientifique. C'est cette circonspection qui a contribué sans doute à reléguer son œuvre dans la remise des objets périmés. L'abbé Mercier de Saint-Léger et François Xavier de Feller reconnaissent par ailleurs tous deux que les discours du jésuite allemand contiennent des erreurs. Le premier concède : « Ces écrits ne sont pas, je le

¹ MERCIER DE SAINT-LÉGER, p. 3.

² PAULIAN, p. 345.

³ MERCIER DE SAINT-LÉGER, p. 4 : « il est assez difficile, en France, de rassembler les divers Ouvrages du P. Schott, qui, [...] se trouvent rarement dans nos bibliothèques les plus riches ».

⁴ p. 219-220.

⁵ « La plupart des ouvrages du P. Schott sont curieux », DE BACKER, p. 677 ; « La plupart des ouvrages de Schott sont curieux », BRUNET, p. 220 ; « Cet ouvrage curieux » qui désigne le *Physica curiosa*, FELLER (de), p. 499 ; dans la *Notice raisonnée* de l'abbé Mercier de Saint-Léger les occurrences sont nombreuses pour y désigner livres, chapitres, expériences ; « his most curious work was *Physica Curiosa* », Salomão, Volume 25, numéro 11, Novembre 2009, article 1381.

⁶Au sens utilisé par exemple pour « les cabinets de curiosité » à l'époque de la Renaissance.

sais, exempts de défauts ; l'Auteur les a chargés d'une foule de choses inutiles, hasardées, ridicules même, si l'on veut »¹. Le second évoque sa « crédulité », son absence de discernement dans l'accueil des informations².

Néanmoins, la plupart des ouvrages des XVIII^e et XIX^e siècles qui parlent de notre auteur s'accordent pour redonner leurs titres de noblesse scientifique à ses œuvres. Ils incitent leurs contemporains à les lire, malgré leurs défauts, estimant non négligeable leur apport scientifique. Certains comme de Feller rappellent que nombre de réflexions ou d'expériences figuraient déjà dans les écrits de Gaspar Schott³ quand d'autres se les sont appropriées, et qu'il serait juste de réattribuer à César ce qui lui appartient, de « [restituer] ces larcins au vrai propriétaire »⁴. Pour Mercier de Saint-Léger, les recherches de Gaspar Schott doivent inspirer les scientifiques de son temps et du futur : elles « peuvent mettre sur la voie de plusieurs découvertes ceux de nos Physiciens qui auront le courage de fouiller dans cette mine assez riche, pour qu'ils ne se repentent pas de l'avoir exploitée »⁵. Ainsi, si Gaspar Schott n'a jamais appartenu au canon des grands scientifiques pour les générations qui lui succèdent, ceux qui rapportent son souvenir en font pourtant un précurseur, qui a joué un rôle notable dans le domaine scientifique. En son temps, du reste, il bénéficia d'une notoriété certaine.

Aujourd'hui, le nom de Gaspar Schott est évoqué principalement dans les ouvrages généraux ou spécialisés d'histoire des sciences qui se consacrent à la période du XVII^e siècle. Hormis ce domaine, le savant allemand a récemment investi la littérature française du XXI^e siècle en inspirant Jean-

¹ p. 4.

² « L'auteur montre dans quelques endroits autant de crédulité que de savoir », FELLER, p. 499.

³ « On fait peu d'expérience maintenant dont on ne trouve la marche, le résultat et l'application dans les écrits du père Schott ; cependant il n'est presque cité nulle part : [...] L'ignorance où l'on est généralement de ces secrets dans un siècle où on ne lit que les brochures du jour, a enhardi des écrivains trop confiants à se les attribuer », FELLER, p. 499 ; « Il est très propre à inspirer de la modestie à ceux de nos contemporains qui veulent passer pour des génies créateurs dans la Physique expérimentale, [...] l'on peut même dire que nous n'avons pas encore eu l'adresse d'exécuter toutes celles [les expériences] qui y sont décrites », PAULIAN, p. 343 ; « on y trouve des observations précieuses, des expériences dignes d'attention, qui ont mis les physiciens sur la voie de plus d'une découverte », BACKER, p. 677 ; « on y verra qu'un bon nombre de faits, pris ou donnés pour des découvertes de notre temps, étoient connus il y a déjà plus d'un siècle », MERCIER, p. 4.

⁴ FELLER, p. 499.

⁵ Mercier de SAINT-LÉGER, p. 4.

Marie Blas de Robles pour l'un des personnages de son roman, récompensé par le prix Médicis en 2008, *Là où les tigres sont chez eux*¹.

Qui était donc Gaspar Schott ? Gaspar ou Caspar Schott naquit le 5 février 1608 dans le diocèse de Wurtzbourg à Königshofen, ville de Basse-Franconie actuellement nommée Bad Königshofen. En 1627, il entra dans la Compagnie de Jésus. Il étudia d'abord à l'Université de Wurtzbourg avant de fuir le Saint-Empire lors de la guerre de Trente ans et de partir pour l'Italie où il fut ordonné prêtre. Il y enseigna la philosophie, les mathématiques et la théologie, au collège des Jésuites de Palerme, en Sicile. En 1651, il devint le collaborateur d'Athanase Kircher à Rome, publia certains de ses travaux, engagea une correspondance avec de nombreux scientifiques de son temps (Otto Von Guericke, Christiaan Huygens, Robert Boyle dont il diffusa en Allemagne les investigations sur la pompe à air). Il est certain que la pensée de Kircher exerça une grande influence sur lui : Gaspar Schott eut accès au Musée Kircher, « une collection de trésors anciens et ethnographiques, de minéraux, de plantes, d'animaux et de nombreux objets de curiosité »² réunie par Kircher au Collège romain. Gaspar Schott vouait une grande admiration à son maître. Il inséra dans ses propres publications des références à ses recherches et cette relation de confiance étroite entre les deux hommes transparait dans la place qu'il lui accorde dans le chapitre XIV de sa *Physica curiosa*, à la différence d'autres contemporains comme Juan Eusebio Nieremberg ou Bartholomaeus Keckermann.

Il revint à Wurtzbourg en 1655 où il exerça comme professeur de mathématiques et physique et rédigea ses ouvrages. Il est l'auteur d'un corpus fourni de traités en mathématiques, optique, acoustique, arithmétique, mécanique hydraulique, anatomie physico-hydrostatique des fleuves, sténographie. Son œuvre traduit l'appétit de savoir de son temps et passe en revue une série de phénomènes physiques : phosphore, pyrotechnie, échos, cornets, voix, musique, orgue, miroirs, télescopes, microscopes, transport des fardeaux, fusils à vent, aimants, magie médicale, physiognomonie. Schott s'intéressa de près à une invention de Kircher, un organum mathématique, sorte de bureau à tiroirs, réglettes et compartiments, permettant d'effectuer une large combinaison d'opérations mathématiques. Il est connu pour son traité *Mechanica hydraulico-pneumatica* de 1657 qui contient les plus anciennes descriptions d'expérimentations sur le vide ; il reconnaît que les effets traditionnellement

¹ Jean-Marie BLAS DE ROBLES, *Là où les tigres sont chez eux*, Zulma, Coll. J'ai lu, 2008.

² UNVERZAGT, p. 12.

attribués à l'horreur du vide sont en fait produits par la pression et l'élasticité de l'air (on en trouve une trace dans le développement sur l'horreur du vide chez le poisson ventouse). Son œuvre posthume *Mathematicum organum* reste marquante pour les techniques de division et multiplication.

Plus proche de notre sujet, il s'intéressa aussi à la relation de sympathie et antipathie entre objets inanimés. Il rédigea en effet trois traités sur la magie, dont la *Magia universalis*, la magie appartenant à cette époque au champ d'investigation de la curiosité, entendue comme activité de ceux qui manifestent un appétit de connaissance¹. Il meurt à l'âge de 58 ans, le 22 mai 1666.

La majorité de ses œuvres, en particulier les plus volumineuses, sont publiées lors de la deuxième moitié de sa vie. L'abbé Mercier de Saint-Léger en donne un catalogue exhaustif dans sa *Notice raisonnée*. Ses trois ouvrages principaux sont la *Magia universalis* (1657-1659), la *Physica curiosa* (1662) et la *Technica curiosa* (1664). Le texte dont nous proposons la traduction est extrait du deuxième ouvrage, dans l'édition de 1697.

¹ Selon Jean CÉARD « La curiosité à la Renaissance et à l'âge classique », in *La licorne et le bézoard, une histoire des cabinets de curiosité*, Gourcuff Gradenigo, 2013), le *curiosus* est l'un des noms du magicien ou du sorcier au XVI^e siècle. Dans sa *Magie naturelle*, Giambattista della Porta explique que le magicien doit utiliser les arcanes de la nature sans chercher à en comprendre les ressorts sous peine d'être coupable d'orgueil.

La *Physica curiosa* : une anthologie des savoirs sur les curiosités.

La *Physica curiosa, sive Mirabilia Naturae & Artis, Libris XII comprehensa*, fut publiée une première fois en 1662 à Herbitopolis¹ par l'Allemand Johann Andreas Endter et les héritiers de Wolfgang le jeune Endter, avec pour typographe Jobus Hertz. L'ouvrage fut ensuite réédité deux fois après la mort de Gaspar Schott, en 1667 puis en 1697. Comme le précise Mercier de Saint-Léger, il s'agit d'un « gros Volume [qui] se partage en 2 Tomes »², au format in-4°, comprenant des « pièces liminaires, avec figures »³, une centaine de planches en tout. Cette taille volumineuse le classe comme œuvre d'érudition et laisse supposer une pratique de lecture qui n'est pas celle du scientifique de terrain observant la nature à l'aide d'un *compendium* mais celle de la consultation dans une salle d'étude d'une œuvre nourrie par des sources textuelles. Contrairement à ce que le titre complet de l'ouvrage entend aborder, à savoir *la Physique curieuse, ou les Merveilles de la Nature et de l'Art*, il ne traite en réalité que de celles de la Nature, celles de l'Art étant abordées dans un écrit postérieur, la *Technica curiosa* (1664). L'abbé de Saint-Léger souligne également que cette *Physica curiosa* est une suite de la *Magia universalis*, où Gaspar Schott avait déjà abordé la question du rémora. Le savant revient donc sur un sujet déjà traité trois ou cinq ans avant, en développant davantage ses arguments. Cette reprise atteste que le sujet possède une certaine actualité et la place qu'il accorde à la fin de son chapitre à l'avis de Kircher laisse entendre que cette question avait fait l'objet d'échanges entre les deux savants.

Une question curieuse, donc, un peu magique, dans un ouvrage dédié aux bizarreries de la physique. Comment comprendre le titre de cette *Physica curiosa* ? La « physique » est entendue comme science de la Nature sous toutes ses formes et embrasse à ce titre aussi bien les sciences naturelles que les sciences physiques. L'adjectif *curiosus* est plus difficile à comprendre : il peut s'appliquer au domaine d'exploration scientifique ciblé (des sujets singuliers, curieux, qui suscitent l'étonnement ou résistent à l'intellection), mais aussi à la méthode du chercheur (une physique d'investigation pour un savant qui manifeste sa curiosité). Dans le premier paragraphe du chapitre XIV, il indique son intention de scruter l'origine mystérieuse d'un phénomène inexpliqué, occulte, plutôt que de s'extasier

¹ Nom latin de la ville de Wurtzbourg.

² MERCIER DE SAINT-LÉGER, p. 36-37.

³ MERCIER DE SAINT-LÉGER, p. 36.

sur les merveilles de la Nature comme l'ont fait ses prédécesseurs¹. Augustin de Backer écrit en 1876 : « La plupart des ouvrages du P. Schott sont curieux et ils étaient jadis recherchés : on y trouve des observations précieuses, des expériences dignes d'attention, qui ont mis les physiciens sur la voie de plus d'une découverte² ».

Comme l'a montré Jean Céard³, la curiosité fut dénigrée pendant longtemps comme l'apanage de ceux qui mettaient leur soin dans une activité oiseuse (par opposition aux *studiosi*, philosophes et hommes d'Église, préoccupés d'étudier et d'élever leur âme vers la sagesse ou la connaissance de Dieu) jusqu'à ce que le concept soit réhabilité et connoté positivement à partir de la Renaissance sous l'influence des voyageurs, naturalistes, cosmographes qui rattachent désormais la curiosité à un processus de révélation du visible et de l'invisible, et la légitiment comme qualité du studieux. Mais il s'agit encore à cette époque d'une curiosité limitée, qui évite de vouloir s'arroger la prétention de percer tous les secrets de la nature, ou d'accéder aux causes de toute chose. L'on considère que Dieu et la nature ont posé des limites à la connaissance des causes ; l'occulte reste du domaine de l'inexplicable au XVI^e siècle. Au XVII^e siècle, la curiosité franchit un pas dans l'appétit de nouveauté, comme en témoigne le dialogue cartésien entre les deux savants Eudoxe et Épistémon, où la position conservatrice d'Eudoxe (qui fustige ceux qui sont agités d'une curiosité insatiable) est réfutée par celle d'Épistémon (pour qui la curiosité s'accroît avec la science). C'est précisément ce débat autour de la légitimité de la curiosité qu'illustre le prologue de Schott dans lequel il se défend contre ses contradicteurs : « Qu'y a-t-il en effet de plus admirable, de plus digne de la curiosité humaine, c'est-à-dire d'un soigneux et attentif examen, que de connaître pour ne rien dire du reste, les œuvres stupéfiantes des démons qui excèdent, comme on le voit, toutes les forces de la nature et d'en rendre de chacune la raison requise par la philosophie. C'est le fait d'un esprit petit et, dirais-je, puénil, que d'admirer et d'apprécier le nouveau et l'étranger, même s'il est vil, et de mépriser le répandu, même s'il est précieux. Plus condamnable est notre curiosité, notre démangeaison de

¹ Cette réflexion de Schott doit être replacée dans un contexte où la notion d'occulte régissait encore la conception du monde. Levinus Lemnius avait écrit sur les *Merveilles occultes de la nature*. Les qualités occultes étaient celles relatives aux limites que Dieu avait posées à l'homme dans la connaissance des causes ; elles s'opposaient aux qualités manifestes qui pouvaient être déduites de leur composition. La réflexion sur l'aimant a été au cœur de ce débat entre qualités occultes et manifestes : l'attraction générée par un aimant sur le fer est constatable par l'expérience mais tant que celle-ci n'était pas explicable, elle était rangée dans la catégorie de l'occulte.

² DE BACKER, p. 727.

³ art. cit., p. 29-46.

savoir, si elle ne s'attache qu'au nouveau, au rare, à l'exotique, qui est souvent inutile. Il se cache dans ce que nos yeux voient quotidiennement matière à admirer. Il y a dans la majesté de la nature de quoi repaître l'humaine curiosité¹ ». Deux niveaux de curiosité sont ici distingués : une curiosité louable qui s'attache à connaître la nature, à progresser dans une voie philosophique ; une curiosité blâmable qui se limiterait à l'exotique, au nouveau. Or, à partir du milieu du XVII^e siècle, *curiosus* devient quasiment synonyme d'expérimental ou de collectionneur, comme l'explique Jean Céard ; la bonne curiosité, c'est désormais la curiosité méthodique du savant, celle qui concerne justement les objets intrigants, rares et précieux, qui font l'objet des collections rassemblées dans les cabinets de curiosité.

Revue critique des raretés du monde, la *Physica curiosa* comporte douze livres, chacun d'eux traitant d'un domaine défini : anges, spectres, monstres, animaux terrestres, volatiles, animaux marins, météores. Deux livres (V et VI) sont consacrés aux catégories frontalières des monstres et prodiges ; un autre (IV) est consacré à l'étude des cas de personnes possédées par un démon ; un autre (VII) concerne les merveilles touchant au genre sexuel des êtres vivants. Ces sujets variés sont regroupés en tant que phénomènes identifiés comme curieux via le recours, dans le titre de chacun des livres, à la notion de *mirabilia*, comme outil classificatoire de cette typologie expérimentale. La nature est riche de « merveilles » dont il s'agit d'interroger les ressorts et les fondements. Schott se demande par exemple de quelle manière anges et démons conversent entre eux, s'ils ont des corps. Certains sujets nous paraissent incongrus dans un cadre scientifique qui suppose une rationalité mais le cadre conceptuel de l'époque n'est pas le nôtre. On trouve ainsi assemblés pêle-mêle dauphin, hermaphrodite, lycanthropes et sirènes. D'où la critique de Mercier de Saint Léger vis-à-vis de questions qu'il juge superfétatoires : « La seule indication des principaux objets qui font la matière de ses six premiers livres annonce combien l'Auteur y a compilé de contes et de rêveries absurdes² ». Mais l'opposition que nous posons aujourd'hui entre animaux réels (pélican, perroquet, hermaphrodite) et êtres fictifs (centaure, cynocéphale) n'est à cette époque pas fonctionnelle. L'œuvre de Schott est révélatrice d'une transition entre la pensée de la Renaissance où les curiosités sont appréhendées comme sources de connaissance sur le monde et celle de la pensée moderne où s'élabore progressivement la rationalité scientifique au sens où nous l'entendons. Dans son livre II, il envisage par exemple le cas d'hommes « douteux », dénomination qu'il attribue aux centaures, tritons, sirènes,

¹ art. cit, p. 41. Trad. J. Céard.

² Mercier de Saint Léger, p. 40-41.

cynocéphales, hermaphrodite, hommes des bois couverts de poils ; dans le livre V sur les monstres, il décline le cas d'hommes réduits à une tête, d'enfants nés avec cinq cornes de bouc, de femmes à queue cachant leur difformité, montrant par là sa filiation avec Ambroise Paré, qu'il cite d'ailleurs, en évoquant le cas d'un invalide sans bras assassin et voleur.

Monstres et prodiges y occupent une place de choix avec une panoplie impressionnante d'hybrides plus farfelus les uns que les autres, que donnent à contempler des planches expressives : femmes poilues parées de robe à crinoline et de fraise autour du cou, monstre cornu ailé avec pattes de rapace, ou encore monstre à trois têtes, de renard, de dragon, d'aigle, juchées sur un tronc écaillé. Malgré l'abondance de monstres mythiques (dont un bon nombre proviennent des ouvrages antérieurs d'Aldrovandi, de Gesner, de Paré, comme par exemple l'homme marin en habit épiscopal), l'auteur s'est essayé à délimiter les frontières entre animaux mythiques et animaux réels, et dans le cas des monstres incroyables supposés réels, il réévalue la question en reconnaissant leur probable fictivité et s'ouvre à l'idée qu'ils soient totalement inventés. Car si le XVII^e siècle est une époque d'avancée scientifique, le mélange est encore sensible entre superstition et science¹. Avec les premières décennies de la révolution scientifique et l'irruption du mouvement baroque, la superstition et la religion laissent progressivement la place au raisonnement. Les Lumières qui remplaceront les idées fondées sur la tradition ou la foi par une méthode scientifique ne prendront racine qu'au siècle suivant. S'agissant des monstres, l'on commence à embrasser des explications scientifiques tout en les mêlant à des considérations encore fantastiques, comme ces poissons évêques et diables de mer dont les composantes cléricales traduiraient les tensions religieuses du siècle. Ainsi, Schott nourrit encore des croyances anciennes : les oies bernaches naîtraient de bois pourri, comme les insectes de bœuf décomposé chez Virgile, et les hommes seraient transportés par des anges dans des îles lointaines.

À cheval entre superstitions anciennes et naissance d'un esprit critique, son œuvre a joué un rôle important dans le développement du raisonnement scientifique : tout en invoquant des explications mystiques pour certains événements miraculeux, il condamne parallèlement un grand nombre de superstitions (il discrédite l'utilisation de baguettes divinatoires pour localiser un trésor) et implore le lecteur de ne rien croire qu'il n'ait vérifié

¹ « Monsters, the Scientific Revolution, and *Physica Curiosa* », Biodiversity Heritage Library <https://blog.biodiversitylibrary.org/2013/05/monsters-scientific-revolution-and.html>.
Le paragraphe qui suit est redevable à cette exposition.

de ses propres yeux. Mais son rapport au réel est encore largement inspiré par les usages antiques et médiévaux de la compilation. Le jugement de Mercier de Saint Léger est sévère sur ces usages, pourtant comparables à ceux d'Aldrovandi ou de Gesner : « L'Auteur ramasse à droite & à gauche tout ce qu'il trouve dans les livres sur les diverses espèces de Monstres, réels ou fabuleux ».¹ « La seule indication des principaux objets qui font la matière de ces six 1^{ers} livres, annonce combien l'Auteur y a compilé de contes & de rêveries absurdes »².

Pourtant, notre scientifique ne se contente pas d'amasser les textes et d'en avoir ainsi une lecture passive ; il sonde aussi les causes productrices des phénomènes rapportés. Dans le chapitre XIV du livre X sur le rémora, il porte un regard critique sur les textes collectés, énumère leurs incohérences entre eux, relève ce qui lui paraît irrationnel, comme nous le verrons dans l'analyse détaillée du chapitre. Malheureusement, le paradoxe que constitue son ouvrage, c'est-à-dire une discussion scientifique sur des objets déterminés comme curieux, c'est-à-dire nécessitant une investigation sur leur nature, vaut à Gaspar Schott d'être mal interprété dans ses intentions. Mercier de Saint-Léger raconte ainsi que « M. Godin donnait avec raison pour ridicule »³ une opinion sur les météores qu'il attribuait à Kircher et à Schott, alors que celle-ci n'était pas la leur puisque « les Journalistes de Trevoux (Mai 1730, p. 910 & suiv.) vengèrent d'une manière victorieuse leur confrère Schott, en prouvant que loin d'admettre & d'essayer d'établir cette opinion, notre Ecrivain la méprisoit hautement »⁴. L'anecdote témoigne du climat parfois houleux et passionnel des débats et des mélectures dont son œuvre fit l'objet.

L'on ne saurait trop insister enfin sur les liens étroits qu'entretenaient encore la physique et la religion dans ce que l'on appela la philosophie naturelle. Dans son article « Philosophies de la nature et philosophie naturelle (1500-1750) », Lorraine Daston associe les noms de Gaspar Schott et d'Athanase Kircher au concept de la « physique curieuse » au moment où elle évoque les différentes formes que prit la philosophie naturelle durant la période de la « confessionnalisation de l'Europe » (XVI-XVII^e siècles) où « des théologiens issus de courants très divers, érudits jésuites,

¹ MERCIER DE SAINT-LÉGER, p. 40.

² MERCIER DE SAINT-LÉGER, p. 40-41.

³ MERCIER DE SAINT-LÉGER, p. 41.

⁴ *Idem*.